

L'anthropologie devra de plus en plus se faire en dehors des universités, dans les multiples lieux d'activités de notre société. Les interventions dans le développement constituent l'un d'eux. Les anthropologues doivent pouvoir y mettre à profit les acquis de leur discipline sans que cette démarche ne soit regardée comme avilissante ou opportuniste. Le développement de l'anthropologie passe sûrement par le changement des anthropologues et l'abandon d'un certain regard attendri sur le métier d'ethnographe qui, si l'on n'y prend garde, risque de devenir simple mystification.

---

### DU SENS DE LA CRITIQUE ET DE LA NÉCESSITÉ DES ALTERNATIVES

**Claude Bariteau**  
Département d'anthropologie  
Université Laval

Peut-on être anthropologue au Québec et tenir un discours autre que critique à l'égard du « développement » ? Et, si on tient ce discours, quelle est notre contribution ? Quel est le message que porte notre critique ? Véhicule-t-il seulement la critique ?

Personnellement, je n'ai jamais été capable de critiquer sans avoir derrière la tête une quelconque idée de ce qui est souhaitable. Aussi, suis-je constamment tenté de rechercher chez ceux et celles qui pratiquent tout comme moi cet art ingrat les alternatives que véhiculent leurs critiques.

C'est sous cet angle particulier que j'ai revu en mémoire l'exposé d'Elbaz et sur papier ceux de Simonis et d'Arcand pour en débattre à ma façon avec comme objectif précis d'identifier les contours de leur contribution sur ce thème et de les interroger.

Pour ces trois auteurs, la problématique du « développement », parce qu'elle est associée au projet de la société qui nous nourrit, serait exogène aux préoccupations fondamentales de l'anthropologie, celles-ci étant justement centrées sur ce qui définit l'autre : sur l'altérité comme ensemble signifiant, sur l'altérité comme un tout complexe, dynamique et indépendant. Si cette altérité est secouée par des forces historiques qui s'affirment, les anthropologues y perdraient leur latin. Aussi, ont-ils tendance à devenir amers, acerbes et pessimistes, n'ayant que le choix de véhiculer la vision d'autrui ou de se transformer en témoin attristé de réalités qui n'auraient pas dû s'affirmer ainsi.

Les propos d'Elbaz et de Simonis sur les conséquences et les ratés des programmes de développement entrent dans le registre de l'attrition alors que ceux d'Arcand entrent dans celui de l'affirmation de l'autre réalité, celles des Montagnais, des Cuiva et des Indiens du Venezuela. Pour eux, l'anthropologie en regard du « développement » ne saurait être ailleurs. L'anthropologue non plus. Il doit être ici l'écho de ce qui est différent. Ainsi situé, l'anthropologue ne saurait s'occuper de « développement » en dehors de ces paramètres car il risquerait de perdre la parole conquise. De fait, « au nom de quoi » parlerait-il s'il osait quitter le terrain qu'il occupe ? Au nom de sa propre survie, des avantages qu'il tirerait en devenant scénariste de l'humanité dont il se voudrait le serviteur ?